

Scénario du film «1942 — Klavdia Chouljenko. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le texte dresse un vaste portrait de l'année 1942, présentée comme l'année la plus terrible de la Seconde Guerre mondiale pour l'URSS, en la liant intimement au destin de la chanteuse Klavdia Chouljenko. Après la victoire soviétique près de Moscou en décembre 1941, Staline, grisé, croit pouvoir écraser l'Allemagne en 1942. Il discute déjà de l'ordre d'après-guerre avec le Britannique Anthony Eden et exige la reconnaissance des acquisitions territoriales soviétiques issues du pacte germano-soviétique, allant jusqu'à relativiser l'urgence de l'ouverture d'un second front. Convaincu que, comme en 1812, l'ennemi est brisé, il ordonne une série d'offensives massives, notamment l'opération Rjev-Viazma, menée par Joukov et Koniev. L'Armée rouge, épuisée, mal approvisionnée, est poussée à attaquer sans pause au cœur d'un hiver polaire. Les pertes sont gigantesques, les opérations inachevées, et des maréchaux comme Rokossovski critiqueront plus tard l'aveuglement de la Stavka, qui a davantage usé ses propres troupes que celles de l'ennemi.

Parallèlement, Hitler, traumatisé par l'échec devant Moscou, s'accroche à l'idée d'une victoire décisive en 1942. Il promulgue un « ordre d'arrêt » interdisant toute retraite non autorisée, persuadé qu'il joue sa dernière carte avant que la supériorité économique des Alliés ne condamne l'Allemagne. Sur le front de l'Est, les combats d'usure, l'hiver exceptionnellement rude et les erreurs stratégiques de Staline conduisent à des désastres comme l'encerclement de Kharkov, où 240 000 soldats soviétiques sont faits prisonniers. L'auteur souligne la responsabilité personnelle de Staline dans ces « chaudrons » meurtriers (Kiev, Viazma, Smolensk, Kharkov) et note qu'à partir de Stalingrad, la conduite de la guerre passe enfin aux mains de professionnels.

Au milieu de ce contexte apocalyptique, la figure de Klavdia Chouljenko incarne une autre facette de la guerre : celle de la culture, de l'amour et de la survie morale. Chanteuse de variétés originaire de Kharkov, star du Leningrad d'avant-guerre, elle devient l'une des voix essentielles du front et de la ville assiégée. Elle interprète en 1942 « Siniï platotchek » (« Le petit foulard bleu ») avec de nouvelles paroles écrites par un jeune lieutenant. La chanson devient un hymne officieux : de jeunes officiers se jettent à l'assaut en brandissant des morceaux de tissu bleu en criant « Pour le foulard bleu ! ». Ce cri, bien plus sincère que le slogan officiel « Pour la Patrie ! Pour Staline ! », est pourtant politiquement suspect.

Le texte raconte aussi la vie de Chouljenko pendant le blocus de Leningrad : elle vit dans le sous-sol de la Maison des officiers avec son mari, son père et son fils, donne des centaines de concerts dans des usines, des tranchées, des abris, souvent devant des spectateurs trop affamés pour applaudir. En parallèle, le récit dévoile l'envers social du blocus : rations extrêmes, famine, morts massives, cannibalisme de survie, enfants arrachés à leur pain, mères se laissant mourir pour nourrir leurs enfants. L'inégalité est criante : alors que la population lèche les assiettes et mange colle, cuir et sciure, le Smolny, centre du pouvoir local, dispose de nourriture abondante, de pâtisseries, d'électricité et de chauffage. Des souvenirs et extraits de journaux décrivent l'effondrement physique, mais aussi la résistance intérieure, intellectuelle et morale de nombreux habitants.

La vie privée de Chouljenko se mêle à l'histoire générale : son père meurt de faim, mystérieusement enterré « avec cercueil », ce qui est exceptionnel ; son fils échappe de peu aux bombes de Kharkov grâce à l'humoriste Arkadi Raïkine ; après la guerre, elle connâtra une longue liaison avec le caméraman Jora Epifanov, qui la filmera et l'aimera jusqu'à son dernier grand concert en 1976, où « Le petit foulard bleu » reste un symbole.

La fin du texte élargit le cadre à Kharkov sous occupation allemande : enregistrement des Juifs sur des listes jaunes, ghetto, exécutions de masse à Drobitski Yar, tortures, pendaisons publiques décrites dans les souvenirs de l'actrice Lioudmila Gourtchenko. On y voit la collaboration locale, la terreur, mais aussi quelques justes qui sauvent des Juifs. L'image finale est celle d'un spectacle de « Lac des cygnes » à l'opéra de Kharkov : à la fin du ballet, les officiers allemands quittent le théâtre pour partir à l'offensive vers Stalingrad, comme si l'horreur et la culture coexistaient dans un même tableau tragique.

Scénario :

1942 – Klavdia Chouljenko

1942 est l'année la plus désespérée de la guerre. L'offensive essoufflée près de Moscou, l'abandon de la Crimée, le sanglant chaudron de Kharkov, la retraite jusqu'au Caucase et à la Volga. 1942 est l'année des pertes humaines les plus terribles.

À Moscou, l'année 1942 commence sur une note optimiste. À la suite de la contre-offensive de décembre 1941, les Allemands sont repoussés de la capitale. Au début de 1942, Staline a déjà traversé deux crises personnelles : l'une au moment du début de la guerre, la seconde lorsque les Allemands se sont approchés de près de Moscou. Les crises sont derrière lui. Staline est absorbé par l'analogie avec 1812 : l'ennemi est battu, il faut désormais le poursuivre et l'écraser définitivement. Après la victoire près de Moscou, Staline perd tout intérêt pour la question de l'ouverture d'un second front par la Grande-Bretagne et les États-Unis.

Du 16 au 20 décembre 1941, le ministre britannique des Affaires étrangères, Anthony Eden, est en visite à Moscou. Dix jours seulement après le début de la contre-offensive soviétique près de Moscou, Staline, lors de ses négociations avec Eden, entame la discussion sur l'ordre d'après-guerre. Il exige de l'Angleterre la reconnaissance des frontières occidentales de l'URSS d'avant la guerre, autrement dit la confirmation des acquisitions territoriales obtenues par l'URSS conformément aux protocoles secrets du pacte germano-soviétique. Si l'Angleterre accepte de confirmer les conquêtes soviétiques en Europe de l'Est, Staline est prêt à renoncer à l'exigence d'ouverture d'un second front. Staline déclare : « Nos troupes pourront dans un avenir proche reprendre les États baltes. »

Deux semaines plus tard, le 5 janvier 1942, le plan d'une offensive générale de l'Armée rouge est discuté au Haut Commandement (la Stavka). L'essence du plan est exposée le 10 janvier 1942 dans une lettre-directive de Staline : « Assurer l'anéantissement complet des forces hitlériennes en 1942. » Staline projette réellement de terminer la guerre en 1942. Le colonel-général Belov se souvient : « Au Haut Commandement, l'esprit critique vis-à-vis de la situation s'était affaibli, beaucoup de

choses paraissaient sous un jour trop rose. En élaborant des plans gigantesques, la Stavka ne tenait pas compte de la réalité. »

À la mi-janvier, l'Armée rouge passe à l'offensive sur un front de mille kilomètres, de la mer Baltique à la mer Noire. Le 23 février 1942, Staline écrit dans l'ordre du jour de la fête : « L'initiative est désormais entre nos mains. Les efforts de la machine branlante et rouillée d'Hitler ne peuvent contenir l'élan de l'Armée rouge. »

La principale opération soviétique est une offensive stratégique visant à détruire complètement le groupe d'armées allemand « Centre » dans le saillant de Rjev-Viazma. Y participent les troupes du Front de l'Ouest, commandé par Joukov, et du Front de Kalinine, commandé par Koniev. C'est la poursuite de la contre-offensive commencée près de Moscou le 5 décembre 1941. Une suite sans pause. Les troupes sans repos.

Hitler, choqué par les événements près de Moscou, écarte le maréchal Brauchitsch et prend en main la direction directe des forces terrestres. Et il ne peut se détacher des pensées sur le destin de l'armée napoléonienne.

L'hiver, l'absence de victoire rapide, la rupture morale. Hitler a le sentiment que ses troupes sont au bord d'une « catastrophe napoléonienne ». Son premier ordre est d'interdire tout repli non autorisé. Ordre d'arrêt. Pour Hitler, 1942 est la dernière chance de s'emparer de la Russie. Les États-Unis sont déjà entrés en guerre. Pour l'instant, ils sont absorbés par leurs problèmes avec le Japon et, bien qu'ils apportent à l'URSS une aide matérielle substantielle, ils n'ont pas encore ouvert de second front. Mais bientôt, deux tiers de l'industrie et des ressources mondiales se retourneront contre Hitler. Et cette simple arithmétique signifiera la défaite inévitable de l'Allemagne. 1942 est la dernière chance de gagner.

En janvier 1942, il fait -35 à -40 degrés. Chutes de neige. Jusqu'à un mètre de neige. Une telle hiver n'avait pas été vu en Russie depuis 140 ans. La contre-offensive soviétique se poursuit sans pause pendant tout décembre. Sont libérées : le 7 décembre – Iakhroma, le 8 décembre – Krasnaïa Poliana, le 11 – Istra, le 14 – Iasnaïa Poliana, le 15 – Klin, le 16 décembre – Kalinine, le 19 – Taroussa, le 20 décembre – Volokolamsk, le 26 – Naro-Fominsk, le 30 décembre – Kalouga, le 17 janvier – Rouza. Le 20 janvier, après trois jours d'assaut, Mojaïsk est pris. Le 22, Oouvarovka, dernier point d'appui allemand sur le territoire de la région de Moscou, est reprise.

Rjev, à 200 kilomètres de Moscou, ne sera pris qu'en mars 1943. Dans la bataille de Rjev, près d'un demi-million d'hommes périront.

En janvier 1942, nos troupes qui avancent depuis Moscou sont exténuées. Les réserves de vivres sont limitées. L'offensive s'essouffle. Pourtant, le 29 janvier, le commandement du Front de l'Ouest donne l'ordre de « poursuivre par des actions offensives l'usure de l'ennemi ».

Dans les mémoires du maréchal Rokossovski, édition de 1990, figure un commentaire sur cette mission. Dans les éditions précédentes, il avait été supprimé. Rokossovski écrit : « Par nos actions offensives, nous épuisons nos troupes bien plus que celles de l'ennemi. Cette usure profitait à l'ennemi, pas à nous. » Le maréchal de l'artillerie Voronov plaisanta tristement : « Heureusement pour nous, les ressources de l'arrière soviétique sont inépuisables. »

Le 16 février, la Stavka exige l'achèvement de la destruction du groupe d'armées « Centre ». Cette mission ne sera pas remplie. Dans les manuels d'art militaire, l'opération de Rjev-Viazma est qualifiée « d'inachevée ». Le maréchal Rokossovski l'a appelée « une entreprise offensive ». « Les

combats offensifs, se rappelait-il, dévoraient les hommes comme le feu l’herbe sèche. » Joukov dira en 1966 lors d’une rencontre à la rédaction de la *Revue d’histoire militaire* : « Eh bien, on avait tous la casquette de travers à l’époque – et moi, j’ai sous-estimé l’état du groupement ennemi de Viazma. »

Les pertes totales des Fronts de Kalinine et de l’Ouest, du 8 janvier au 20 avril 1942, s’élèvent à 776 889 hommes. Le Front de Kalinine de Koniev est pratiquement sacrifié tout entier : 341 227 tués. Les autres 435 662 hommes périssent sur le front occidental de Joukov.

Le 20 avril, la Stavka prend la décision de faire passer les Fronts de l’Ouest et de Kalinine à la défensive.

Le général allemand Halder note le 20 avril dans son journal : « Situation : étonnamment calme. »

Une semaine plus tôt, le 12 avril 1942, Klavdia Chouljenko interprète pour la première fois la chanson « Le petit foulard bleu » (*Sinii Platotchek*) avec de nouvelles paroles. Cette chanson est d’avant-guerre ; son compositeur, Jerzy Petersburski, est un Polonais qui s’est retrouvé en URSS après le partage de la Pologne selon le pacte Molotov-Ribbentrop. On lui doit aussi le célèbre romance « Le soleil fatigué faisait ses adieux tendrement à la mer ». Avant la guerre, « Le petit foulard bleu » était chanté par Lidia Rouslanova et Isabella Iourieva. Chouljenko refusait catégoriquement d’interpréter ce tube d’avant-guerre pris au répertoire d’autrui.

En 1942, sur le front de Volkhov, un lieutenant de 22 ans, Mikhaïl Maksimov, s’approche de Chouljenko et, tout rougissant, lui dit qu’il a écrit de nouvelles paroles pour « Le petit foulard bleu ». Elle promet de les lire. Chouljenko possédait un flair extraordinaire, un sens de ce dont son public avait besoin. Elle chante la chanson le jour même où elle lit les vers. Un mois plus tard, tout le front et tout l’arrière connaissent cette nouvelle chanson. Des commandants de compagnie, presque des gamins, brandissent déjà au bout de leurs baïonnettes des morceaux de tissu bleu, et en criant « Pour le foulard bleu ! » se lancent à l’attaque.

Quant au cri « Pour la Patrie ! Pour Staline ! », les soldats ne l’ont jamais lancé. En montant à l’assaut, ils ne criaient, à part des jurons, rien du tout. En revanche, les commandants et les commissaires politiques qui les menaient à l’attaque avaient l’ordre de hurler le slogan officiellement approuvé – sans aucune variation, sans improvisation, seulement « Pour la Patrie ! Pour Staline ! ». Ainsi, monter à l’assaut « pour le foulard bleu » est un crime politique.

À Leningrad assiégée, Klavdia Chouljenko vit avec son mari, le célèbre artiste de variétés Vladimir Koralli, avec son père et son fils, dans le sous-sol de la Maison des officiers. Ils y resteront jusqu’à la mi-1943, de là ils partent en tournée de concerts. Avant la guerre, Chouljenko et son mari dirigeaient un orchestre de jazz. Au début de la guerre, la troupe devient l’Ensemble de jazz du Front de Leningrad. Tous les artistes sont enregistrés comme volontaires. On leur distribue à tous des uniformes. Dès l’un des premiers concerts au front, chez les aviateurs, on demande à Chouljenko de se produire dans ses robes de scène, comme avant la guerre.

Dès les premiers concerts en première ligne, il apparaît que les auditeurs, qui doivent parfois partir mourir quelques heures plus tard, veulent surtout entendre des chansons lyriques. La lyrique était la spécialité de Chouljenko : c’est pour cela que le public l’aimait, et c’est aussi pour cela que la critique lui était hostile. Avant la guerre, et encore longtemps après. Ce n’est qu’à la fin des années 1960 qu’on fera d’elle un « classique » de la chanson de variétés.

Chouljenko disait : « Je ne peux pas chanter “Vaste est mon pays natal”. »

Le poète Pavel Léonidov, auteur de nombreuses chansons de Chouljenko, écrit : « Elle est une actrice héroïque, puisqu'elle a réussi pendant cinquante ans à ne chanter que l'amour. »

À Leningrad, Chouljenko a fait ses débuts non pas n'importe où, mais au Théâtre Mariinski. C'était un concert de gala, le 5 mai 1928. La fine fleur de la culture de Leningrad. Après une danse du déjà célèbre Vakhtang Tchaboukiani, le maître de cérémonie annonce : « Camarades ! J'ai une surprise pour vous. À Kharkov, j'ai découvert une jeune fille tout à fait extraordinaire. Pour la première et unique fois, de passage – Klavdia Chouljenko ! » Elle chante six chansons. La salle devient folle. Elle sort, confuse, pour saluer. Son célèbre salut profond, sa révérence de marque, n'est pas encore née. Dans les coulisses, un grand jeune homme lui dit en souriant : « Je ne sais même pas comment passer après vous. Il faudrait prévenir. » C'était Nikolai Tcherkassov.

Ensuite, elle chante au cinéma Titan, sur la perspective Nevski. C'est alors un travail sérieux. S'y produisent des artistes renommés. Le public vient souvent plus pour le concert que pour le film. Chouljenko n'aime pas alors le cinéma. Elle n'adore que Chaplin. Elle se forme son propre public. Son nom figure en grosses lettres sur les affiches. Des relations amicales se tissent avec Outesov. Parfois, le soir, ils jouent au préférence avec Outesov et Dmitri Chostakovitch, alors âgé de 24 ans. Chostakovitch est le plus joueur de cette petite bande. Il écrit pour elle deux chansons : « Ah, comme il est agréable le soir » et « Mon chéri, tu vois ici et là ». Puis Outesov décide que Chouljenko doit jouer le rôle principal dans le film *Les Joyeux Garçons*. Mais, comme on le sait, la star de ce film et du cinéma soviétique sera une toute autre femme.

Un an avant la guerre, un étudiant de 22 ans de la faculté opérateur de l'Institut national de la cinématographie, Jora Epifanov, fait son stage de fin d'études à Leningrad. Ayant acheté un billet en trop, il se retrouve au spectacle *Les Urgences*, accompagné du jazz-ensemble de Chouljenko et Koralli. L'intrigue de la pièce paraît idiote au jeune opérateur. Il s'apprête à partir. Mais alors apparaît sur scène un gigantesque gramophone, le couvercle s'ouvre. Sur le disque qui tourne lentement, une jeune femme mince, en robe sombre moulant sa superbe silhouette, avec de courts cheveux clairs. Elle sourit aux spectateurs, puis se met à chanter. Elle fait des pauses inattendues, parfois elle murmure presque. La salle écoute, retenant son souffle.

Epifanov se renseigne : qui est donc cette Chouljenko ? On ne le comprend pas. Elle est déjà la fierté de Leningrad. Epifanov se met à acheter tous ses disques. Puis, il prend le risque de lui envoyer une carte postale pour la féliciter à l'occasion de la Journée de la Marine militaire. Il lui enverra des cartes postales signées de ses initiales « E. G. » pendant dix-sept ans. Même pendant la guerre, lorsqu'il sera opérateur de cinéma au front. Ils se rencontreront en 1957. Et ils vivront sept années d'un amour tardif, intense. Douze ans après leur rupture, le 10 avril 1976, se tiendra le dernier concert de Chouljenko – à Moscou, dans la salle des Colonnes. Elle sort avec un foulard bleu, la salle se lève et l'applaudit pendant sept minutes. Les connaisseurs affirment que ce concert fut le meilleur de ses cinquante années de scène, sans aucune indulgence pour son âge. Dans une loge se tient Outesov. Epifanov est dans la loge des télévisions. Elle chante une chanson sur des paroles d'Evtouchenko, « Et la neige se mettra à tomber ». Les hommes dans la salle pleurent, têtes blanches inclinées, les femmes la contemplant avec ravissement dans sa robe bleu clair. Epifanov manque de s'évanouir. Elle fait sa révérence incroyablement souple. Epifanov sort précipitamment de la salle. Elle entonne sa célèbre chanson « Trois valse ».

« Je me souviens de mon premier bal d'étudiante », prononce-t-elle, et, levant les yeux vers l'endroit où Epifanov était assis, ne le voyant pas, elle oublie le texte. Et elle se met à marmonner

quelque chose. Elle a oublié les paroles d'une chanson qu'elle chantait depuis plus de vingt ans, parce qu'elle ne l'a soudain pas vu dans la salle. Certains ont pu penser que c'était la première manifestation de la vieillesse. Mais ce n'était en rien la vieillesse. Elle chantait déjà la suite. Epifanov est revenu dans la salle, assis et songeant qu'à 70 ans, il est impossible de chanter ainsi.

Klavdia Chouljenko chante pour la première fois « Le petit foulard bleu » pour ceux qui travaillent sur la route qui traverse le lac Ladoga, reliant le Leningrad assiégé au reste du pays. Des années plus tard, l'académicien Dmitri Likhatchiov écrira que « cette route de glace était appelée “la route de la mort”, et non “la route de la vie”, comme l'ont pompeusement nommée plus tard nos écrivains. » Les Allemands la tenaient sous le feu, la route était noyée sous la neige, des camions s'enfonçaient dans les trous d'eau. Dans certains camions, des femmes, dans d'autres, des enfants. Il arrivait qu'un camion rempli d'enfants passe à travers la glace et coule. Les enfants se noyaient. Le camion de femmes contournait le trou et fonçait plus loin, sans s'arrêter. Un nombre incalculable de gens périrent là, un nombre incalculable devinrent fous.

Le blocus commence le 8 septembre. Ce soir-là, un nuage d'une beauté remarquable s'élève au-dessus de la ville. Il grandit et rosit dans les rayons du soleil couchant. C'est un nuage de farine. Puis il est masqué par la fumée de l'huile en flammes. Les Allemands venaient de bombarder les entrepôts alimentaires de Badaïev. Après l'incendie, on annonce que la majeure partie des réserves alimentaires de la ville a été détruite. Des restrictions drastiques sur la distribution de nourriture sont introduites. Bien que les entrepôts de Badaïev ne soient pas les seuls de la ville.

Au cours des premiers mois de la guerre, il y eut une réelle possibilité de reconstituer les réserves alimentaires de la ville. Mikoyan, responsable de l'approvisionnement de l'armée en vivres, écrit : « De nombreux trains qui se dirigeaient vers l'ouest ne pouvaient atteindre leur destination, car les destinataires se trouvaient déjà sur des territoires occupés par l'ennemi. J'ai donné l'ordre d'acheminer ces convois vers Leningrad. »

À ce moment, Staline reçoit un appel d'Andreï Jdanov, secrétaire du comité régional de Leningrad. Jdanov dit que tous les entrepôts de Leningrad sont pleins à craquer et demande qu'on n'envoie pas de nourriture au-delà du plan. Mikoyan écrit : « Staline m'a ordonné de ne pas envoyer de nourriture aux Leningradois au-delà de ce qui leur était dû sans leur consentement. » Leur consentement – c'est-à-dire celui de Jdanov.

Le 2 septembre, la ration de pain des ouvriers est de 600 grammes, celle des enfants de 300. Le 11 septembre, 500 grammes pour les ouvriers, 300 pour les enfants. Le 1er octobre, les ouvriers reçoivent 400 grammes, tous les autres 200. Le 20 novembre, la ration de pain des ouvriers est de 250 grammes, pour les autres 125. Dans un document d'une des usines de Leningrad, on lit : « Je vous prie de laisser sortir par la porte le camarade Ganov avec son alimentation complémentaire – un demi-litre de siccatif et un kilo de colle. » Colle, siccatif, tourteaux, sciure, cuir de chaussures, savon, bouts de bougies – ce sont les produits alimentaires du siège.

À l'automne 1941, la ville se remplit de gens nouveaux : ils fuient les faubourgs. Les paysans ne sont pas autorisés à entrer en ville. Les paysans forment un cercle autour de la ville avec leur bétail et des enfants en pleurs. Les Leningradois se rendent d'abord chez eux pour chercher du lait et de la viande. À l'hiver 1942, tous ces gens sont morts de froid. Puis meurent ceux des réfugiés qui sont venus sans affaires et que l'on avait installés dans les écoles et les bâtiments publics.

Ensuite meurent ceux qui ont déménagé des quartiers sud de la ville. À Leningrad, il y eut une « évacuation intérieure ». Les Allemands se sont soudain approchés de l'usine Poutilov. Les familles

ouvrières commencèrent à souffrir de la faim plus tôt que les autres. Elles n'avaient rien à échanger contre une nourriture supplémentaire. Et elles sont mortes vite.

Les concierges vivent bien. Ils récupèrent les cartes de rationnement des mourants, en obtiennent pour les évacués, ramassent les affaires dans les appartements vides, les échangent contre de la nourriture.

Lorsque les Allemands s'approchent de près de Leningrad, une panique mortelle s'empare de la population juive. L'époque précédente des dénonciations se fait sentir. Une peur des voisins, des collègues de travail se manifeste. Au buffet de la Maison Pouchkine, où l'on se retrouve pour discuter et boire de l'eau chaude, le spécialiste reconnu de la littérature russe des XVIIIe–XIXe siècles, Grigori Goukovski, se met tout à coup à raconter à haute voix que, par sa mère, il est russe, qu'il est orthodoxe. La peur devient malade. Le philologue Alexandre Israëlévitch Grouchkin se présente au buffet avec sa casquette de travers, sa chemise ceinturée d'une lanière caucasienne, il salue tout le monde. Il explique qu'il peut se faire passer pour un Arménien.

Le service de renseignement allemand signale jusqu'à l'hiver 1941 la montée de l'antisémitisme à Leningrad, des cas d'agressions contre des femmes juives dans les files d'attente pour le pain et la passivité de la milice, qui préfère ne pas intervenir. L'antisémitisme est la manifestation extrême, bestiale, de l'aigreur générale qui règne dans la ville au premier automne du siège, en 1941. L'aigreur générale est si forte que les autorités craignent des troubles de masse des ouvriers. Quand l'hiver du blocus commence, les gens restent seuls face à eux-mêmes, et la vie comme la mort perdent leur coloration nationale.

Quand les Leningradois reçoivent leur pain, ils demandent toujours « un petit supplément ». Ces suppléments sont mangés sur-le-champ. Un type particulier de vol lié au siège s'est développé. Les enfants souffrent particulièrement de la faim. Des gamins arrachent le pain que les gens viennent de toucher, sans même essayer de s'enfuir. Ils tombent sur le pain et mangent, mangent, mangent. Les vrais voleurs attendent dans les cages d'escalier. Ils prennent les produits, les cartes de rationnement, les passeports. De plus, apparaissent des bandes de spéculateurs organisés, surtout parmi les employés des organismes commerciaux et d'approvisionnement. Le service local du NKVD à Leningrad enregistre le contenu du courrier des habitants.

Extrait d'une lettre : « Il y a des gens qui n'ont pas senti la faim et qui, maintenant, crèvent de luxe. Chaque cuisinière travaillant dans une cantine possède désormais de l'or. Ou prenez les militaires qui travaillent en ville dans les états-majors. Ils rentrent chez eux en voiture, apportent des provisions et se saouilent. »

Dans un rapport du NKVD, on lit : « Au cours des dix derniers jours, 10 820 lettres de ce genre ont été répertoriées, soit un message pour 70 habitants de Leningrad. »

Les camions qui se dirigent vers la ville par la glace du lac Ladoga transportent du pain, du lard, de la viande, des céréales, du sucre. Quelqu'un répartit ces milliers de tonnes de nourriture. L'écrivain Iouz Aléchkovski écrit : « À cette époque-là, pour un petit rond de saucisson de Cracovie, on obtenait un Levitan, un Somov, un Kandinsky. Pour un kilo de lard, on pouvait recevoir une icône de Roublev. » Pendant le siège, des collections exceptionnelles se forment autour de la distribution des produits.

Enfin, Smolny.

Extraits des souvenirs de Guennadi Petrov. Pendant la guerre, il sert dans l'équipe de cuisine de Smolny. En 1943, il partira au front. Sa mère, Daria Petrovna, travaillait au restaurant gouvernemental. Dans l'aile sud de Smolny se trouvait la cantine pour l'appareil du comité municipal du Parti, du soviet municipal et des chefs de section. Il y avait aussi la cantine dite des délégués pour les simples employés. Chaque cantine était desservie par son propre personnel, disposant d'un accès spécial.

Dans la cantine de l'appareil, le pain était sur les tables sans rationnement. À la mi-novembre, on commence à l'emporter en douce. Il y avait des tickets pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner. Ces tickets s'ajoutaient à ceux dont disposaient les simples Leningradois. Le déjeuner comprenait toujours trois plats. Sucre, petits pains, pirojki.

Et dans le restaurant gouvernemental de l'aile nord, il y avait absolument de tout. Fruits, légumes, caviar, gâteaux. La boulangerie préparait des gâteaux d'apparat. Jdanov et le président du soviet municipal Pogosov avaient chacun leur cuisinier.

Le personnel de service rapportait chez lui viande, poisson, beurre, pommes de terre. Les militaires qui gardaient Smolny avaient faim. Ceux qui travaillaient en cuisine raclaient les croûtes des marmites et donnaient aux soldats ces raclures ou les restes de soupe. Guennadi Petrov se souvient : « Nous avons placé notre voisine Olia à Smolny comme manucure. Jdanov faisait faire son manucure. À Smolny, il y avait tout – électricité, eau, chauffage, égouts. » Dans la ville, il n'y avait plus rien de cela.

Souvenir de la fille d'une femme du siège : « Dans mon enfance, maman me racontait que pendant le blocus, près de Smolny, on pouvait toujours troquer auprès des "partisans", comme elle disait, un oignon ou une boîte de conserve contre une petite bague ou des boucles d'oreilles. »

Souvenir : « Après la guerre, j'ai demandé à un ami, qui avait passé son enfance sous le blocus, comment c'était, la faim. "La faim ? s'est-il étonné. Nous mangions normalement. Personne ne mourait de faim." »

La mère de cet homme travaillait à Smolny. Il vivait dans un immeuble gardé et pendant tout le siège il ne jouait que dans la cour. On ne le laissait pas sortir en ville. Il ne voyait rien et ne savait rien.

Dès le début de l'automne, des gens passaient de porte en porte en demandant : « Ne voulez-vous pas vendre votre petit chien, à des mains sûres ? » À l'automne, on salait déjà de la viande de chien pour l'hiver. Il était clair qu'il allait y avoir la famine. Mais personne ne pouvait imaginer sa véritable ampleur. En hiver, un chat coûtera de 100 à 250 roubles. Un chien de taille moyenne – 300 roubles. Mais en novembre, il n'y a déjà plus ni chats, ni chiens, ni oiseaux dans les rues. Extrait d'une lettre : « Papa et moi avons mangé deux chats, on les trouve si difficilement, et encore plus difficilement on les attrape. Nous guettons un chien, mais il n'y en a plus du tout. »

Souvenir : « J'ai réussi à obtenir des cartes pour la cantine diététique de la rue Pavlovskajaïa. Certains affamés rampaient jusqu'à la cantine. D'autres étaient hissés jusqu'au deuxième étage. D'autres encore ne pouvaient plus fermer la bouche, et de leur bouche ouverte la salive coulait sur leurs vêtements. Les femmes ne mangeaient pas à la cantine. Elles apportaient la nourriture aux enfants ou à ceux qui ne pouvaient plus marcher. Dans une seule gamelle, on prenait tout : deux cuillerées de bouillie et de la soupe. La soupe – de l'eau. » Les mères mouraient avant les enfants. Elles leur donnaient leurs propres rations et mouraient.

Extrait du journal de siège de l'enseignant de géographie Vinokourov, mars 1942 : « Un homme a fait la queue à la cantine pendant près de deux heures, a reçu sa soupe et sa bouillie. Il a réussi à manger la soupe, la bouillie est restée. La serveuse a découvert qu'il était mort. Les gens rassemblés autour de lui ne sont pas partis. Tout le monde se demandait à qui reviendrait la bouillie. » L'auteur de cette note, le professeur Vinokourov, a été fusillé. Son journal a servi de document à charge.

Dans les instituts de recherche de la ville, il y a des « réductions de personnel » massives. Être licencié équivaut à une condamnation à mort. Le licencié est privé de ses cartes de rationnement.

Mais beaucoup de membres du personnel ne recevaient déjà plus de cartes. Près du Musée d'anthropologie et d'ethnographie se trouve une cantine académique. Les employés qui n'ont pas de cartes y viennent lécher les assiettes. En quittant la cantine, beaucoup sont incapables de boutonner leur manteau.

Les premiers muscles à s'atrophier sont ceux qui travaillent le moins. Les jambes, elles, fonctionnaient jusqu'au bout.

Mais le cerveau est le dernier à mourir. Quand les bras et les jambes ne répondent plus, quand on n'a plus la force de fermer la bouche, quand la peau s'assombrit et laisse apparaître des dents comme en un sourire grimaçant, le cerveau continue de fonctionner. Les gens, à peine capables de tenir un crayon, écrivent des essais philosophiques, pensent librement, dessinent, terminent leurs thèses de doctorat. Ils manifestent une fermeté intérieure extraordinaire, ils meurent doucement, mais sans se rendre. C'est ce qu'on appelle le martyre.

Dans les rues de la ville gisent des cadavres. Aux cadavres qui restent dans les rues, on coupe les parties molles. Celui qui découpe un corps ne mange que rarement cette viande lui-même. Il la vend ou en nourrit ses proches pour leur sauver la vie. L'académicien Likhatchiov écrit : « Quand un enfant meurt, et que l'on sait que seul de la viande peut le sauver, on coupera un morceau sur un cadavre. »

Il y avait des salauds qui tuaient des gens pour revendre leur chair. À Leningrad, on avait peur de laisser les enfants sortir seuls, même le jour.

En février 1942, ce sont surtout les hommes qui meurent. Les femmes commencent à mourir en mars.

Le père de Klavdia Ivanovna Chouljenko meurt de faim dans le sous-sol de la Maison des officiers, justement en février 1942. Klavdia Ivanovna refuse de transporter son père sur une luge et de l'enterrer sans cercueil. L'équipe funéraire pose ses conditions : un demi-kilo de lard et une bouteille d'alcool. Le directeur de la Maison des officiers de Leningrad parvient au bout du quatrième jour à trouver ce que réclament les fossoyeurs.

Les cadavres des morts d'épuisement sont tellement desséchés qu'ils peuvent rester longtemps sans être enterrés. Les familles ne les enterrent pas toujours : elles touchent leurs cartes de rationnement. Il n'y a pas de peur des cadavres, pas de larmes non plus. Le père de Klavdia Ivanovna Chouljenko est enterré au cimetière Serafimovskoïe dans un cercueil, ce qui relève presque du miracle dans l'hiver de Leningrad 1942. Le cimetière Serafimovskoïe, comme celui de Piskarevskoïe, n'est qu'un enchevêtrement de fosses communes. De juillet 1941 à juillet 1942, on a creusé dans les cimetières de la ville des fosses communes d'une longueur totale de 20 kilomètres.

Dans les dispensaires où l'on délivre les certificats de décès, le diagnostic « de faim » n'est pas inscrit, on invente diverses maladies. Tel est l'ordre.

Le chef de l'inspection sanitaire d'État de Leningrad, Nikitine, propose de procéder à des crémations de masse des cadavres sur des bûchers. On n'en arrive pas aux bûchers. À partir de février 1942, les cadavres sont brûlés dans les fours des usines Ijorski et de la première briqueterie.

Le maréchal Joukov indiquait dans la première édition de ses mémoires environ un million de morts de faim. Dans les éditions suivantes, ce chiffre est supprimé sous la pression des exigences furieuses de l'ancien chef de l'approvisionnement de Leningrad, Pavlov, qui fera ensuite carrière. Aujourd'hui, les estimations du nombre de morts oscillent entre 1,1 million et 1,8 million.

Extrait du journal de siège de Nikolaï Gorchkov : « En raison de la survenue de grands froids et d'un certain nombre de déficiences dans les conditions matérielles de vie, on observe ces derniers temps une forte mortalité parmi la population civile. » L'auteur de cette formule unique par sa sécheresse et sa retenue est arrêté en 1945 pour attitude hostile au pouvoir soviétique. Son journal de siège est versé au dossier.

Klavdia Ivanovna Chouljenko se souvient : « En deux jours, nous avons donné plusieurs concerts dans une usine de défense et au front, qui était à la même distance que l'usine. Tard le soir, nous sommes revenus à la Maison des officiers, où l'on nous avait préparé le dîner – de fines tranches de pain et une pâle boisson fièrement appelée “soufflé”. Notre administrateur a annoncé :

“J'ai réussi à dénicher un merveilleux film musical. Je propose qu'on regarde d'abord le film, puis qu'on dîne.” Les images ont commencé à défiler. Les héros du film se retrouvaient sans cesse dans des cafés, des restaurants, à des dîners mondains. Nous ne suivions pas l'intrigue. Pour nous, l'essentiel était ce qui apparaissait sur la table. “Mon Dieu, quels gâteaux !”, chuchotait ma voisine. “Et ça, regardez ! s'est exclamé notre administrateur. Des pommes, de vraies pommes !”

Mais le final du film nous a tous achevés : une immense table de noces avec des milliers d'entrées. Nous ne pouvions détacher nos yeux de l'écran. De tous côtés, on entendait : “Projectionniste, ne pourriez-vous pas ralentir un peu ?” »

Dans l'orchestre de Chouljenko, trois artistes sont morts de faim.

Souvenir d'un rescapé du siège : « Printemps 1942. J'étais chez Jdanov pour des questions d'adduction d'eau. Je suis arrivé péniblement, chancelant de faim. Si j'avais vu là beaucoup de pain ou même de la saucisse, je ne me serais pas étonné. Mais là, sur la table de son bureau, dans un plat, il y avait des gâteaux “bouchet”. » Les « bouchet » – ces petits gâteaux célèbres depuis l'ancien Saint-Pétersbourg, délicats et difficiles à préparer.

Le 12 juillet 1942, Klavdia Ivanovna Chouljenko donne son cinq-centième concert depuis le début du blocus. Sur la scène de la Maison des officiers. On lui offre des bleuets. Avant cela, des concerts partout : dans les équipages de la flotte, dans les abris, les isbas enterrées, les usines. Dans les usines, après le concert, les gens n'applaudissent pas. Ils n'ont pas la force d'applaudir.

En 1942, Chouljenko est évacuée par avion vers Moscou pour le tournage du film *Concert pour le front*. Le scénario du film est écrit par Alexeï Kapler. En 1943, Kapler sera arrêté pour sa liaison avec la fille de Staline, Svetlana.

Elle ne laisse pas son fils s'éloigner d'elle. L'expérience de la première évacuation des enfants de Leningrad a été tragique. L'envoi des enfants sans leurs parents a été effectué dans le plus grand

désordre. Une multitude d'enfants ont été envoyés vers Pskov – en fait, à la rencontre des Allemands. Les trains de wagons remplis d'enfants ont été bombardés.

Au tout début de la guerre, Chouljenko manque de perdre son fils. Son fils Gochia est à Kharkov. Klavdia Ivanovna Chouljenko est originaire de Kharkov. C'est là qu'elle a fini le gymnase. Là qu'elle a commencé sa carrière artistique au théâtre dramatique. En 1941, Klavdia Ivanovna envoie son fils passer l'été à Kharkov chez des parents. Elle-même est en tournée à Erevan. Le premier jour de la guerre, elle envoie un télégramme pour qu'on amène son fils à la gare à une heure précise. Lorsque le train d'Erevan arrive à Kharkov, la ville est bombardée. On ne laisse personne descendre du train. Chouljenko est en crise de nerfs. Elle ne sait rien du sort de son fils. Le sixième jour, le train s'arrête à une petite gare. À côté, un autre train est à quai. Chouljenko lit machinalement l'écriteau : « Kharkov–Leningrad ». Le train se met en marche, les fenêtres défilent. Soudain, dans l'une d'elles, le visage d'Arkadi Raïkine. Il était à Kharkov en tournée. Raïkine voit Chouljenko et lui crie : « Klava ! Klava ! Gochia est avec moi ! »

Alors que Kharkov était déjà sous les bombes, les proches de Chouljenko avaient trouvé Raïkine et celui-ci emmena l'enfant de Kharkov à Leningrad. Et, très probablement, lui sauva la vie. Kharkov est l'un des maillons les plus terribles de la chaîne de nos défaites de 1942.

En 1942, Hitler renonce à l'idée de prendre Moscou. L'objectif principal est le Donbass, le pétrole du Sud, le Caucase. Le renseignement soviétique fournit des informations absolument exactes à ce sujet. De plus, les Alliés sont au courant des plans allemands. Churchill transmet ces informations à Staline. Malgré tout cela, Staline est convaincu que les principaux événements de 1942, comme en 1941, se dérouleront autour de Moscou. D'une part, parce que les Allemands tiennent jusqu'à 70 divisions sur le secteur central du front. D'autre part, parce qu'ils ont mené avec succès une campagne de désinformation du commandement soviétique. Ils ont réussi à tromper Staline, à le convaincre que le mouvement vers le Sud n'est qu'une opération secondaire. D'autant plus que Staline veut y croire.

Le 12 mai, alors que les Allemands ont achevé tous leurs préparatifs pour une grande offensive en direction du charbon et du pétrole soviétiques, les troupes des Fronts du Sud et du Sud-Ouest, sous la direction de Malinovski et Timochenko, lancent une offensive pour libérer Kharkov. Les trois premiers jours de l'offensive sont couronnés de succès. Les chars soviétiques ne sont plus qu'à 20 kilomètres de Kharkov. Le 17 mai, les chars du général Kleist passent à l'arrière de nos troupes d'assaut. Le renseignement avait signalé cette menace avant même le début de l'offensive. Le 17 mai, le chef d'état-major du front, Bagramian, demande à Moscou d'arrêter l'offensive sur Kharkov.

Le 17 mai, le chef de l'état-major général, Vassilevski, rend compte deux fois à Staline de la nécessité d'arrêter l'offensive.

Moscou propose de « tenir avec courage ». Le 18 mai, Staline exige encore de poursuivre l'offensive. Le 19 mai, la situation devient catastrophique. Le 19, Staline accepte d'arrêter l'offensive et de tourner les troupes contre Kleist. Mais il est déjà trop tard. Trop tard. Au 28 mai, les Allemands encerclent trois de nos armées. L'encercllement est achevé par une frappe combinée d'artillerie et d'aviation. Le reconnaît le soldat de reconnaissance de première ligne Boris Vitman : « Dans ce brasier, même les morts ne trouvaient pas le repos. Avec les vivants, l'onde de choc les lançait en l'air, lacérait des corps déjà broyés. Puis arrivaient les chars, derrière eux les fantassins mitrailleurs. Près de moi s'est dressé un capitaine inconnu, avec un bandage ensanglanté à la tête. Il tenait une grenade à la main. "En avant, avec moi !" a crié le capitaine. Ceux qui pouvaient se lever

se sont élancés. Nous marchions debout, rassemblant nos dernières forces et notre volonté, à la rencontre des chars et des mitrailleurs. Le capitaine est tombé sans avoir eu le temps de lancer sa grenade. À la fin du 29 mai, les colonnes de prisonniers s'étendaient sur plusieurs kilomètres. "Mais combien êtes-vous, mes pauvres ? entendis-je une voix de femme. Voilà déjà deux jours que vous passez devant nous, et on n'en voit pas la fin." »

Les prisonniers de Kharkov sont au nombre de 240 000.

La Grande Guerre patriotique du peuple soviétique contre les envahisseurs fascistes allemands a fait de Staline, de par sa fonction, le Commandant en chef suprême, mais ne pouvait pas faire de lui un professionnel de l'art militaire. L'habitude du pouvoir illimité rendait inévitable son ingérence précisément dans les questions professionnelles de la guerre, qui emportait des foules d'êtres humains. Staline porte une responsabilité personnelle pour le chaudron de Kharkov, pour les encerclements de Viazma, de Smolensk, de Kiev. Des millions de prisonniers et de soldats soviétiques morts dans ces encerclements, ce sont les fruits sanglants de l'expérience stalinienne de conduite de la guerre en 1941 et 1942. En 1942, à partir de Stalingrad, la guerre passe entre les mains des professionnels.

Après Kharkov, les Allemands se sentent totalement libres de leurs mouvements dans le sud de l'URSS.

Le 28 juillet 1942 paraît l'ordre n° 227 de Staline, connu sous le nom de « Pas un pas en arrière ». Staline déclare : « Après leur retraite hivernale, quand la discipline s'est relâchée dans les troupes allemandes, les Allemands ont pris des mesures sévères qui ont conduit à de bons résultats. » Staline se réfère donc à l'ordre d'arrêt hitlérien de décembre 1941. Il poursuit : « Les Allemands ont formé cent compagnies disciplinaires avec des soldats coupables et leur ont ordonné de laver leurs fautes dans le sang. Ils ont formé des bataillons disciplinaires avec des officiers coupables et leur ont ordonné de laver leurs fautes. Ils ont formé des détachements de barrage et les ont placés derrière les divisions peu sûres, en leur ordonnant de fusiller sur place les paniqueurs. Ne devons-nous pas prendre exemple sur nos ennemis dans ce domaine ? Je pense que nous le devons. » L'ordre n° 227 introduit, par analogie avec l'ordre d'arrêt d'Hitler, des compagnies disciplinaires pour les soldats, des bataillons disciplinaires pour les officiers, et des détachements de barrage dans le dos de tous.

La ville natale de Klavdia Ivanovna Chouljenko, Kharkov, est occupée depuis octobre 1941. Avant l'abandon de Kharkov, tout le matériel des usines, toutes les réserves de blé, tous les stocks industriels sont évacués, les centrales électriques et la station de pompage sont détruites. Dans la ville vide restent 700 000 habitants. Au début de décembre 1941, la mairie de Kharkov affiche dans les rues une annonce en trois langues. Toute la population doit se faire recenser avant le 8 décembre. Le point 8 indique : « La population juive se fait recenser sur des listes spéciales. L'enregistrement des Juifs se fait sur des feuilles jaunes spéciales. » La ville s'enfonce dans la fange des dénonciations. « À tous les établissements artistiques de la ville de Kharkov. Je vous propose de procéder une seconde fois à une vérification minutieuse de la composition du personnel et des élèves de votre établissement, afin de déceler les éléments juifs ou apparentés aux Juifs. Signé : chef du sous-département des arts, professeur Kostenko. »

Les gardiens d'immeuble travaillent sans relâche. Même le directeur de l'orphelinat participe. À l'orphelinat n° 3, rue Gubernatorskaïa, le directeur Mitrofanov remplit une feuille jaune pour trois petites filles de deux et trois ans. Le ghetto de la ville est installé dans le 10e district, près des usines

de tracteurs et de machines-outils. Au début de janvier 1942, toute la population du ghetto est fusillée dans le ravin de Drobitski.

À Tchernychevskaïa se trouvait le parc des camions-chambres à gaz. À l'hôtel *Kharkov*, les salles de torture. À Kharkov, 100 000 personnes de diverses nationalités sont tuées ou exécutées, 100 000 meurent de faim, 120 000 sont déportées en Allemagne. Cinquante-deux citoyens de Kharkov ayant sauvé des Juifs pendant l'occupation recevront plus tard le titre de « Juste parmi les nations ».

L'actrice Lioudmila Gourtchenko se souvient : « Le centre de tous les événements de la ville, c'était notre marché de Blagovechtchenski. C'est là que les Allemands organisaient les exécutions publiques. On amenait les habitants sur le marché. Une foule compacte se formait. Devant, on plaçait toujours les enfants, pour qu'ils regardent. On sortait des camions, en sous-vêtements, des hommes portant sur la poitrine des pancartes : "Incendiaire", "Partisan". Et on les pendait. La première fois, je ne savais pas ce qu'était une pendaison. J'ai regardé. Je me suis sentie mal. La fois suivante, je savais déjà tout. Je me suis enfouie dans le ventre de ma mère, mais j'ai soudain senti quelque chose de pointu se planter sous mon menton. D'un geste brusque, mon visage a été tourné vers la potence. L'officier allemand maniait cela. J'avais six ans, mais je me souviens de tout. »

La bibliothèque scientifique dessert les officiers lecteurs. Au musée d'Histoire, les Allemands exigent qu'on ouvre en trois jours la « salle gothique » pour montrer l'influence aryenne dans la région de Kharkov. En juin 1942, il y a foule à l'Opéra : directement après *Le Lac des cygnes*, les Allemands partent à l'offensive sur Stalingrad.